

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 8 AOUT 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A travers le Canada : Princeville, par Chs. A. Gauvreau.—Cessez le feu.—Bouderie.—Roman canadien : Un amour sous les frimas, par Louis Tesson.—Au bout du monde : L'expédition au pôle sud.—Pronostics ruraux tirés de la lune.—Rocamadour, par J.-Edmond Roy.—Poésie : Crois en Dieu, par Frid Olin.—Contes de mon village, par J.-B. Chatrian.—Métiers de la rue à Montréal, par E.-Z. Massicotte.—Bibliographie, par Jules Ruelle.—Correspondance, par Paule.—Poésie : Au bois de Vincennes, par Miss E. Ehrstone.—Les chaussettes de papa : Monologue, par Tony d'Ulmès.—Primes du mois de juillet.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).—Choses et autres.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Cessez le feu ! — Bouderie (double page).

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Vous le savez ? nos gens sont arrivés !

Ils ne vont pas à Montréal, malheureusement, mais je les ai vus à Québec, les marins français, les marins de la *Naiade*, nos bons amis dont l'arrivée est toujours attendue avec tant d'impatience, et les citoyens de Montréal, de Trois-Rivières, de Sorel, de Saint-Hyacinthe, etc., devraient bien profiter du temps des vacances pour venir passer quelques heures sur le pont de la frégate, sur un sol vraiment français.

La *Naiade* restera dans le port de Québec jusqu'au quinze de ce mois et, bien que j'espère revoir encore plus d'un navire français chez nous, parfois il me passe une crainte dans l'esprit.

S'ils ne revenaient plus ? Si c'était la dernière frégate française !

Et, malgré moi, je ne me sens pas à l'aise. Que voulez-vous ? l'horizon politique est toujours un peu sombre et puis, cet espèce de sourd d'empereur d'Allemagne voyage trop, à mon sens, et ses déplacements réitérés ne me disent rien qui vaille.

Vous savez, quand les rois s'embrassent les peuples sont bien près de pleurer.

** Je voudrais bien être poète, je ferais une jolie pièce de vers à l'adresse des marins français ; mais, au fait, puisque Fréchette les a écrits il y a quelques années et qu'ils ont toujours leur parfum de fraîcheur, je crois ne pouvoir faire mieux

que de citer ceux qu'il a composés quand la *Capricieuse* est venue ici.

LA CAPRICIEUSE

Je ne suis pas très vieux ; pourtant j'ai souvenance
Du jour où notre fleuve, après un siècle entier,
Pour la première fois vit un vaisseau de France
Mirer dans ses flots clairs son étendard altier.

Ce jour-là, de nos bords—bonheur trop éphémère—
Montait un cri de joie immense et triomphant :
C'était l'enfant perdu qui retrouvait sa mère,
C'était la mère en pleurs embrassant son enfant !

La France nous avait laissés grandir loin d'elle,
Nous léguant son nom seul avec son souvenir ;
Et le pauvre orphelin, à tous les deux fidèle,
N'avait su, dans son cœur, qu'absoudre et que bénir.

Il avait tout gardé, ses antiques franchises,
Et son culte et sa langue, et, peuple adolescent,
Montrait avec orgueil ses libertés conquises,
A côté de ses droits scellés avec son sang.

Ce beau jour fut pour nous presque la délivrance ;
L'embrassement fut long ; on pleurait à genoux ;
Car, si nous étions fiers de notre belle France,
Notre France, elle aussi, pouvait l'être de nous !

Saintes émotions !—quand villes et banlieues
Illuminaient leurs tours, pavosaient leurs maisons,
Au loin, sur un rayon de plus de trente lieues,
On voyait accourir, de tous les horizons,

Des vieillards, des enfants et des femmes timides,
Qui, sac au dos, à pied sur les chemins rugueux,
Venaient, en essayant leurs paupières humides,
Revoir flotter au vent le drapeau des aïeux.

Nos poètes chantaient la France revenue ;
Et le père, à l'enfant qu'étonnait tout cela,
Disait :—Ce pavillon qui brille dans la nue,
—Incline-toi, mon fils !—c'est à nous celui-là !

Et, lorsque la frégate avec la forteresse
Echangeaient des saluts de leurs tonnantes voix,
Tous ces cœurs délirants tressaillaient d'allégresse
En croyant retrouver les échos d'autrefois.

Oh ! c'est que ce vaisseau, c'était la France même
—Aigle immense un instant repliant son essor—
Qui revenait à nous, disant :—J'aime qui m'aime ;
Vous êtes mes enfants, et je vous aime encor !

Elle nous l'a prouvé ; ni la *Capricieuse*
Ni ces nobles marins n'ont revu nos clochers,
Mais la France, depuis, fut pour nous soucieuse,
Et son cœur et sa main nous ont toujours cherchés.

Et nous, quand elle allait, au fronton de l'histoire,
Inscrire avec son sang quelque éclatant succès,
Nous sonnions triomphants nos clairons de victoire,
Car c'étaient nos soldats que les soldats français.

Et puis, quand le malheur vint fondre sur ses armes,
Quand le noble vaisseau sombra sur un écueil,
La France plus que nous n'a pas versé de larmes,
La France mieux que nous n'a point porté le deuil !

Salut donc à vous tous, ô Français, ô nos frères !
Nous vous serrons la main avec un doux émoi.
Nos rives ne sont plus à la France étrangères ;
Et qui vient de chez elle est, parmi nous, chez soi !

Rarement Fréchette a touché aussi juste et
c'est là, certes, une de ses plus belles pages ; aussi
les marins qui l'ont lue en ont-ils été profondé-
ment touchés.

J'espère que cet hommage rendu à son beau ta-
lent lui parviendra.

** Nos marins si habitués qu'ils soient d'ob-
server les mœurs et coutumes des différents peuples
ont été profondément étonnés d'un fait qui préoc-
cupe beaucoup l'opinion publique en ce moment.

On leur avait dépeint le Canada comme étant
le pays de probité politique par excellence et voici
qu'à peine arrivés, ils constatent, en ouvrant le
premier journal venu, que l'on ne parle que de
scandales, de fonds publics employés illégalement,
de pots de vins, etc., etc.

Plusieurs m'ont demandé ce que j'en pensais,
mais j'ai été d'une telle discrétion que leurs points
d'interrogation sont restés sans réponse.

—Scandale ? oh, je ne sais pas... peut-être...
vous comprenez... nature humaine... fai-
blesse... très vertueux en Canada... hon-
neur... après tout... on ne sait pas, etc.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? d'autant que
réellement je ne pourrais pas répondre d'une fa-
çon très nette.

Je les tiendrai au courant, plus tard, quand il y
aura un résultat.

** Un journal anglais de la province d'Onta-
rio demande s'il n'y a pas moyen d'employer nos
forçats à un travail plus utile que celui auquel ils
se livrent actuellement, et propose de leur faire
faire des routes ou tout au moins de les réparer.

Il est de fait que la proposition a du bon et que
nos gouvernants devraient bien l'étudier un peu.

Le système adopté dans nos pénitenciers est des
plus protecteurs... pour les forçats, et je ne
crois pas qu'il existe un pays au monde où l'on ait
autant d'égards et d'attentions pour cette intéres-
sante classe d'individus, mais est-il bien juste qu'il
en soit ainsi ?

Ces gens là ont assez fait de tort à la société
pour qu'on les force à lui rendre un semblant de
réparation.

** Il va bien, Guillaume II, l'infirme !

On raconte en effet l'aventure suivante qui
vient de se passer dans son empire :

Un vicaire de Wollstein, ayant rendu visite à
une famille de la paroisse, remarqua que le por-
trait de l'empereur était suspendu entre deux ta-
bleaux représentant des saints, et fit observer à la
mère de la famille que ce rapprochement entre un
souverain protestant et des saints de l'Eglise cat-
holique, était tout au moins inconvenant et blas-
phématoire.

La police eut vent de l'affaire et traduisit devant
le tribunal pour répondre à l'accusation de crime
de lèse-majesté, le vicaire vient d'être condamné à
quatre mois de forteresse.

Qu'en dites-vous ?

** Les journaux anglais font remarquer, au
sujet de ce souverain que Guillaume parle très
purement l'anglais, tandis que le prince de Galles
a toujours l'accent allemand, même en parlant sa
langue maternelle.

Je ne sais s'il n'y a pas une méchanceté là-des-
sous, mais, en admettant le fait, je n'y vois rien
d'étonnant ni d'inexplicable.

Guillaume le teuton est le fils de l'impératrice
Frédéric, anglaise, même qu'elle n'a jamais aimé
Allemands, à tel point qu'elle a toujours exigé que
ses enfants parlent anglais.

Le prince de Galles est le fils d'un Allemand, le
prince Albert, et l'on sait que la langue favorite
de la famille royale anglaise est l'allemand.

Vous me demanderez peut-être pourquoi alors
l'impératrice Frédéric, sœur du prince de Galles,
ne préférerait pas aussi parler allemand plutôt
qu'anglais ?

Là, vous m'embarrassez peut-être, mais je cons-
tate le fait.

** Ah ! ça, mes bons amis de Montréal, n'irez-
vous pas à Québec pour voir la *Naiade* et allez-
vous ternir votre vieille réputation ?

Les marins français vous attendent pourtant, et
la discipline les retenant à bord, ils ne peuvent pas
faire le premier pas.

Léon Ledieu

—Qu'est ce que la gloire ? disait quelqu'un qui
fait beaucoup pour elle : Un sillage sur de la pous-
sière.

—Si ce n'est que cela, objecta une femme qui se
croyait logique, pourquoi vous donnez vous tant de
peine pour laisser votre trace sur cette poussière ?
Et j'entendis cette belle réponse :

—C'est une manière de la fouler aux pieds !

BARBEY-D'AURÉVILLE.